

XYZ. La revue de la nouvelle

La marotte

Laurier Veilleux



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Veilleux, L. (1989). La marotte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 48–50.

Quelque chose te manque, tu n'es pas entier...

Carlos Castaneda, *Voir*

Elle ne tourne plus.

Ma table tournante ne tourne plus. Si, pourtant. Elle tourne encore. Seule, cependant. Et reprenant toujours le même côté du même disque. La même mélodie.

Cela ne fait rien.

Je dis que cela m'indiffère, mais au fond, ce n'est pas vrai. Je croyais m'y faire. Mais c'est peine perdue. À la seule pensée de rentrer chez moi, je me sens pris dans une spirale mortelle, images et sons, où la terreur se love.

Au début, il y avait juste quand j'ouvrais la porte de la lingerie où je l'ai rangée que j'entendais ma table tournante, mais elle a très vite acquis son autonomie... Maintenant, quand elle se manifeste, à toute heure du jour ou de la nuit, porte close ou pas, à tout coup, cela me laisse en état de choc. Le jour, j'ai de bonnes excuses pour sortir et, en plus, dehors, ce n'est pas pareil, car il n'y a pas grand-chose qui m'atteint en profondeur. Le travail, le bruit, les courses, les gens à voir... Ça occupe. Ça distrait.

Mais le soir, c'est différent.

Le soir, la nature des choses change... En tout cas, il me semble qu'elles ne vont pas dans la même direction. Sont plus lourdes. Les choses, le soir. Ont comme une idée derrière la tête. Pour ma table tournante, c'est pareil. J'ai beau savoir, j'ai beau connaître ses trucs, ses manies, sa rengaine, quand je l'entends gémir, plaquée contre la porte de la lingerie, cela me fait le cœur comme une vieille patate germée. Quelqu'un d'autre pourrait peut-être s'en accommoder. Moi pas.

Et ma nuit tourne. Mon cœur court la nuit dans des sillons mal définis — bien creusés en V, ça c'est certain — mais irréguliers. Sous la

piqûre de l'aiguille, je m'agite; je sais, j'ai toujours accusé une certaine fragilité. Je gondole facilement. Ça doit être que je me sens bien petit encore, quelque part, malgré tout ce temps... En tout cas, cela donne une chanson trouée, une chanson avec des trous à la place des yeux, une mélodie aveugle, sans suite. Et elle se démultiplie à l'infini. Et l'horreur avec elle.

Je ne sais pourquoi je persiste à ouvrir la porte de cette lingerie. Peut-être l'espoir d'oser. Briser ma table tournante. Assujettir cet air fantasque. Mais à chaque fois, c'est pareil; cela me fait le même effet. Mon ventre s'emplit de peur et ma langue se fige crayeuse et mauve. Je me promène dans ma nuit qui me cisaille les tympanes. Et c'est autour de mon cœur, plateau tournant poissé de sang, que je déambule sans relâche.

Le jour, ce n'est pas pareil. Même quand je suis contraint de demeurer chez moi. Y a les mangeoires d'oiseaux, la visite du facteur, le chat qui a pissé sur le divan, les cendriers à vider, la salle de bain à nettoyer. Cela me tient au chaud... et ça neutralise un peu les obsessions tournantes. Entêtées. La nuit, ce n'est pas pareil. Les mangeoires dorment loin des oiseaux, le facteur se couche tôt, le chat ronronne, pardonné, et la salle de bain rouille goutte à goutte.

La nuit, la mélodie s'avive, court et fracasse mon souffle, délaye mon sang, feuillette ma mémoire en ses images jaunies. La mélodie pieuvre dans ma chambre à coucher, au creux de mon lit.

La nuit, c'est long. Dans la nuit de mes plaintes, ce n'est pas tellement le sommeil qui me fait défaut; c'est la paix qui me manque. Mais où la trouver? La rengaine tourne et toujours me scie les os avec une application maniaque. Des sciures d'os, il y en a partout au matin. Dans les replis de mes draps. Et autour de mon lit.

La nuit, ce n'est vraiment pas pareil. C'est ma tête — le tranchant du disque, comme une scie circulaire, l'a coupée net au ras des mâchoires — qui tourne sur ma table tournante. Je n'ai jamais vu ma tête de façon très précise. J'ai eu trop peur, j'ai refermé la porte qui s'était entr'ouverte. Non! Ce n'est pas vrai! L'ourlet de sang séché, je l'ai vu. Les yeux aussi. Les orbites picorées de mort et la bouche grand ouverte sur un cri d'avance émiétté. Et les éclats d'os collés dans la chevelure.

La nuit, ça ne peut pas être pareil. Je sais le bruit que fait ma tête en tournant. Ce bruit mou quand elle se décentre, perd l'équilibre et frappe contre la porte fermée. La nuit, j'ai tellement peur de la table tournante,

moi qui suis si vulnérable. On s'est chargé de me le faire comprendre. Tant de fois et avec tellement de sollicitude. La nuit, je n'ai pas le choix. Je me laisse dépecer le cœur et fracturer les os par cet air qui défonce les cloisons.

L'aube, ce n'est pas pareil. Elle est lente à venir, mais ne déroge jamais. J'aime l'entendre arriver dans un bruissement d'ailes de pigeons. J'aime le rouge travail de l'aube sur le fleuve endormi.

Le jour, ce n'est pas pareil. J'oublie. Mes nuits enkystées de la mélodie meurtrière. En réalité, je n'oublie rien. Je fais semblant. Semblant de tout. Manger, rire, produire, aimer, parler. Il m'arrive même de fredonner, comme ça, l'obsédante rengaine. Je la laisse un moment tourner dans mon crâne, attentif à ce qui pourrait arriver. Puis, avec des gestes larges, je recommence à sucer ma vie à la paille, tétant avec bruit pour qu'on me remarque bien. Cela réussit à tout coup, sauf la nuit.

La nuit, ce n'est pas pareil. Le malheur se braque en fou. Et il tourne au creux des mêmes vieux sillons.

Avec le Temps... me perdre dans la lingerie où ma tête, marotte sanglante, agite ses grelots sur le pivot d'une table tournante, inusable d'épouvante.

Professeur de littérature au cégep F.-X.-Garneau (Québec), Laurier Veilleux a publié dans les revues *Critères*, *Intervention*, la *NBJ* et *XYZ*. Il a aussi participé au collectif *Archipel* (tome 1) publié aux éditions du Griffon d'argile (1989).